

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 13 novembre 1908. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

Le Sang-froid. Le Lieutenant. Dernières paroles de Grande Homme. Le Canonnier, conte héroïque. La Retraite de Russie, racontée par Joseph de Maistre. Lettres inédites au comte de Blacas. Un Petit Sou, poème. La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Obéissance. L'actualité, etc., etc.

Quelques Nuages.

La controverse entre la France et l'Allemagne à propos de l'arrestation de déportés de la Légion étrangère au Maroc a pris fin, et on ne parlera plus de l'incident de Casablanca que lorsque le tribunal d'arbitrage auquel il sera soumis aura rendu sa décision. Les relations entre les deux pays sont revenues à l'état normal, et comme il n'existe apparemment pas de cause de querelle entre eux en ce moment, on peut raisonnablement compter sur une période de calme et de tranquillité. A moins, cependant, que la question d'Orient, qui semblait en bonne voie d'arrangement il y a quelques jours, ne prenne de nouveau une tournure inquiétante. Les grandes puissances européennes sont parfaitement d'accord pour soumettre à une conférence internationale les litiges et les ententes intervenues entre les intéressés, et de leur part il n'y a pas à craindre de rupture, mais les turbulents petits États de la péninsule des Balkans, en particulier la Serbie, gardent une attitude belliqueuse qui n'est pas sans causer quelques craintes au sujet de la paix. La Serbie, qui est ambitieuse, est irritée de l'annexion des provinces turques de Bosnie et d'Herzégovine par l'Autriche; elle se croit lésée dans ses droits, et elle voudrait obtenir quelque compensation. Comme une compensation n'est

guère possible d'autre part, à moins d'accepter une amputation à la Turquie, ce à quoi ses voisins sentiraient sans doute pas la grande puissance, la Serbie songe à faire la guerre à l'Autriche pour lui reprendre les deux provinces susdites. C'est absurde de la part des gouvernements de Belgrade car leur pays n'est pas de taille à se mesurer avec des chances de succès contre l'empire de François-Joseph; mais ils ne veulent rien entendre, paraît-il, et tiennent bon aux objections des représentants de la France, de la Russie et de l'Angleterre qui voudraient leur éviter une guerre qui serait, selon toutes probabilités, désastreuse pour leurs compatriotes. D'un autre côté, l'Autriche ne fera évidemment aucune concession, et il en résulte que dans plusieurs semaines on commence à croire que la situation s'aggrave dans la péninsule des Balkans et que certains dangers ne seront pas réglés sans effusion de sang. La situation en Perse, un pays sur lequel les Russes et les Anglais ont indubitablement des visées, n'est pas sans causer quelques préoccupations aux cabinets de St-Petersbourg et de Londres, mais une crise d'est pas à craindre à cet égard, tant au moins aussi longtemps que les affaires d'Orient ne seront pas réglées. Au Venezuela on commence à croire, paraît-il, que la Hollande va se décider enfin à recourir à la force pour appuyer ses réclamations. Le gouvernement a fait de grands préparatifs pour défendre le port de La Guayra et résister au blocus que pourraient entreprendre les Hollandais. En outre, des approvisionnement considérables sont arrivés d'Europe, ce qui indique évidemment que les Vénézuéliens craignent une interruption de leurs relations avec l'étranger. Mais une rupture définitive entre la Hollande et le Venezuela ne pourrait avoir de sérieuses conséquences pour les autres pays, et ils applaudiraient à toute reprise, si sévère qu'elle fût, qui serait donnée à Castro.

Mort d'un général français.

Le général Moulin, attaché militaire de France à Saint-Petersbourg, est mort récemment à Paris, à l'âge de cinquante-six ans. Il était commandeur de la Légion d'honneur et grand-croix de l'Aigle blanc. Vingt-deux ans auparavant qu'il occupait à Saint-Petersbourg le poste d'attaché militaire. C'est là qu'il a reçu les étoiles de brigadier. Fort aimé par ses camarades de l'armée russe, il s'acquittait de ses fonctions délicates à la satisfaction absolue des deux gouvernements. Son attachement sincère pour les Russes et sa loyauté envers l'alliance n'avaient pas empêché de signaler les laouzes de la guerre avec le Japon. Il n'y a plus aujourd'hui d'inconvénient à le dire. Quand la guerre russo-japonaise éclata on a vu quelle terrible partie les Russes allaient engager, dans des conditions fâcheuses. La diplomatie française a fait d'illieurs, tout ce qu'il était possible de faire pour prévenir le conflit redoutable, et les rapports du général Moulin, également remarquables par la science et la clarté, s'étaient pas étrangers à l'attitude prise par le gouvernement français à cette occasion. La disparition prématurée du général Moulin est une perte.

LES OBSEQUES

Cardinal Mathieu.

Les funérailles du cardinal Mathieu ont été célébrées avec une très grande solennité en la cathédrale de Nancy, sous la double présidence des cardinaux Luçon, archevêque de Reims, et Andrieu, évêque de Marseille. C'est Mgr Germain, archevêque de Toulouse, qui a chanté la messe de "requiem"; quinze autres archevêques ou évêques occupaient les stalles du chœur. NN. SS. Amette, archevêque de Paris; Falbert-Petit, archevêque de Besançon; Altmayr, archevêque de Synode; Dixion, évêque d'Amiens; Tarinas, évêque de Nancy; Henry, évêque de Grenoble; Touzet, évêque d'Albi; Dabois, évêque de Verdun; Angouard, vicar apostolique de Poubanghi; Villard, évêque d'Autun; Labouche, évêque de Bayle; Grellier, évêque de Laval; Savin, évêque de Châlons; Déchelette, auxiliaire de Dijon et l'évêque de Metz. Assistaient également à la cérémonie les recteurs des facultés catholiques de Toulouse et d'Angers—les deux sièges occupés tour à tour par le regretté défunt, les vicaires généraux de Saint-Dié, représentant leur évêque, Mgr Foucault, tout le chapitre et les curés de la ville épiscopale, plus de 400 prêtres, dont plusieurs membres du clergé de Metz, anciens condisciples ou élèves du cardinal Mathieu. L'Académie française était représentée non pas officiellement, ses règlements ne le permettant point, mais à titre individuel, par MM. Albert Vandal, directeur, et Maurice Barrès. L'Académie de Stanislas avait envoyé une délégué. L'raison funèbre a été prononcée par Mgr Rameau, évêque d'Angers. Mgr Rameau est l'auteur des voix de l'épiscopat français. En outre, il est le deuxième successeur du cardinal Mathieu sur le siège que de dernier, après Mgr Freppel, a illustré. A ce double titre, Mgr Tarinas, puisqu'il se chargeait pas lui-même de l'éloge funèbre d'un prélat, auquel il a d'illieurs rendu justice en annonçant au clergé nancéien le nouveau deuil de l'Eglise de France, ne pouvait faire un meilleur choix. Mgr Rameau a loué avec beaucoup d'éloquence et d'émotion le prélat, évêque, le cardinal qui a tenu si noblement sa place dans l'Eglise concordataire à son déclin. Après quoi, les cinq allocutions traditionnelles ont été données successivement par l'évêque de Nancy, les archevêques de Paris et de Toulouse, les cardinaux de Marseille et de Reims. Le cardinal Andrieu, un peu souffrant, s'est retiré après la cérémonie de la cathédrale. Tous les autres prélats, en barrette et camail, le cardinal Luçon en barrette et cappe violette—le violet étant le couleur de deuil des cardinaux—ont accompagné à pied le corps au cimetière. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Beauchet, maire de Nancy; Barrès, de Lure, député; Boyer, président de l'Académie de Stanislas; Geoffroy, curé de la cathédrale, les doyens de chapitre et le curé d'Esiville, la commune où est né le cardinal Mathieu. Au cimetière, M. Maurice Barrès, non point au nom de l'Académie, mais "en sa qualité de Lorrain, d'ami et d'administrateur", a voulu "dire adieu au noble his-

torien que la France vient de perdre". Et il l'a donc fait en célébrant spécialement la part de l'œuvre historique du cardinal Mathieu qui intéressait directement sa province natale: "Sa thèse sur l'ancien régime en Lorraine et Barrois, que la clairvoyance de M. Taise avait distinguée, est une œuvre maîtresse. Personne mieux que l'abbé Mathieu n'a rendu la physionomie de la Lorraine telle que l'avaient faite les donations, les guerres et les traités de dix siècles: ces enclaves bizarres, ces frontières enchevêtrées, ces légèretés variées, enfin tout ce détail confus, moraux et décevant qui correspondait alors à la marquerie vivante de notre est." Et M. Maurice Barrès entend pas faire de "cette extraordinaire lucidité" un exclamation hommage à "la rare intelligence de l'auteur". Il y voit tout "l'effort d'un profond sentiment local, d'une ferveur lorraine". Parétiolo, sur de telles lèvres, n'est point banal. L'éminent académicien y insiste d'ailleurs, en rappelant avec quelle joie ce prince de l'Eglise revenait chaque année, au milieu de ses compatriotes lorrains, "retrover sur des visages nouveaux les vertus persistantes d'autrefois, les qualités solides de cette population de l'est, son bon sens, la simplicité de ses mœurs, sa cordialité, sa fidélité dans ses attachements". Cette Lorraine, le cardinal incarnait en sa personne. Il nous sera bien permis de dire ici, à l'issue de cette grandiose cérémonie, que nous aimons en lui, sous la pourpre des princes de l'Eglise, la robustesse et saine nature d'un paysan lorrain." Le cardinal Mathieu a été inhumé dans un caveau de famille, auprès de sa sœur, décédée il y a trois ans. Sur le cercueil, a été fixée une large plaque de cuivre doré, portant l'inscription que voici: "François-Désiré Mathieu, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine, ancien évêque d'Angers et archevêque de Toulouse, membre de l'Académie française, né à Esiville le 28 mai 1839, décédé à Londres, le 26 novembre 1908. R. I. P. (Requiescat in pace)."

Le manque d'habitude.

Lorsque le prince Ferdinand se fut proclamé Tsar à Tirovo, les personnes de son entourage décidèrent que tous ceux qui, en s'adressant à lui, négligeraient de lui donner le titre de "Majesté" paieraient une amende de dix francs. Les ministres, eux-mêmes, se souvenant à ce règlement, qui fut présenté au souverain, et que celui-ci accepta en riant beaucoup. Après la proclamation, et dans le train qui les ramenait de Tirovo, les ministres passèrent leur temps à verser des pièces de dix francs. Le nouveau Tsar prit sa part de la comédie. Comme il voulait de frapper d'une amende le ministre des finances, il se prit à dire lui-même la "prose" au lieu de la "terrore", en parlant de son épouse, et il dut payer comme les autres.

Le terrorisme en Russie.

Y. katerinburg, Russie, 13 novembre.—Vingt-cinq bandits ont fait aujourd'hui une tentative infructueuse pour dévaliser un train express transportant une somme de 12,000,000 de roubles à St-Petersbourg. Un des bandits a été tué et cinq autres ont réussi à prendre la fuite.

programme qui sera inauguré lundi sont inscrites des nouveautés qui plairont au public. Le Cirque de Buffalo Bill. Le célèbre cirque du célèbre Buffalo Bill est à la Nouvelle-Orléans. Hier matin la huit cents personnes qui lui sont attachées et toutes les animaux sont arrivés de Franklin et se sont dirigés vers le champ de course du Parc de Ville, où les tentes ont été immédiatement dressées. Le soir à huit heures, a eu lieu la première représentation. Elle a prouvé que le colonel William F. Cody présente, comme toujours, les premiers cavaliers du monde, quelques soit le pays auquel ils appartiennent. Rien de comparable à ses indiens, à ses cowboys, à ses gauchos, à ses cosaques, à ses cavaliers militaires japonais et à ses... Quant au colonel lui-même, à l'incomparable Buffalo Bill, il est plus qu'un, plus brave, plus habile que jamais. Il paraît six fois au cours de chaque représentation, et il n'hésite pas à se présenter devant les spectateurs par son talent d'acteur et sa merveilleuse adresse de tireur. Une partie de football à cheval est un des coups du spectacle. Un numéro émouvant est la reproduction de la bataille de Summit Springs. Nombre de cent et quelques indiens de Buffalo Bill ont paru au différents tours de la ville, attirant la curiosité des passants. Il y a deux représentations aujourd'hui et deux demain, à deux heures de l'après-midi et à huit heures du soir. Les deux représentations aujourd'hui et deux demain, à deux heures de l'après-midi et à huit heures du soir. Les deux représentations aujourd'hui et deux demain, à deux heures de l'après-midi et à huit heures du soir.

Demission du secrétaire de la marine.

Washington, 13 novembre.—M. Victor H. Metcalf, secrétaire du département de la marine, a remis aujourd'hui sa démission au président Roosevelt, en raison de son mauvais état de santé. Cette démission deviendra effective le 1er décembre. Le sous-secrétaire Truman H. Newberry, remplacera M. Metcalf à la tête de ce département. La neige dans le Tennessee. Chattanooga, Tenn., 13 novembre.—A 6 heures ce matin, la neige a commencé à tomber à Chattanooga et a duré la plus grande partie de la journée.

THEATRES.

TULANE.

Il y aura toute aux deux dernières représentations de "The Merry Widow", la délicieuse opérette qui a eu tant de succès depuis dix semaines au Tulane. La matinée est donnée à des prix populaires. Demain soir, première d'une des grandes attractions de la saison, "The Thief", une comédie dramatique que joue une troupe de premier ordre. CRESCENT. "In Old Kentucky" a obtenu toute cette semaine son succès accoutumé au Crescent. Après les deux représentations d'aujourd'hui ce drame sera remplacé par une très amusante comédie musicale, "Lolo from Berlin", dans laquelle l'exquise artiste Corinne tient le principal rôle. ORPHEUM. Les amateurs d'acrobatie applaudissent avec enthousiasme Charles H. Cimron, Oliver Lavoie et Miss My, dont les exercices sont prodigieux. Les deux numéros du programme de l'Orpheum sont très intéressants. Au

feinier de Deserzang, un honnête et vaillant garçon nommé Félicie Fornio. C'est lui qui nous a amené la petite à Milan. Depuis lui nous a quelquefois écrit. Vous avez ses lettres? Mademoiselle les conserve précieusement. Félicie Fornio était alors un grand et beau jeune homme. Il avait à demi étranger ce monstre de Benozzi. Tout le monde, là-bas, avait compassion de cette malheureuse petite. Si vous saviez comme elle était gentille, dans sa mière, et comme elle jouait bien de la harpe! Elle concolt: Elle avait alors une douzaine d'années, Madame l'a ramenée avec nous en France. Elle lui a donné une institutrice et ne l'a plus quittée. Elle me disait souvent: Suzanne, c'est le rayon de soleil de la maison et la fleur de ma vieillesse. Elle l'aimait autant que si elle eût été sa propre fille. Ronset s'absorbait dans sa joie. Un bon génie l'avait amené à Sublaines. Il avait ce qu'il voulait savoir. Elle vivait! Elle était grande et belle. Elle méritait d'être aimée. La main de Dieu l'avait protégée. Il demanda, presque machi-

Emmagasine du Coton.

Les comités de l'Union Progressiste et de l'Union des Fermiers ont tenu hier une séance conjointe pour discuter le plan d'emmagasine du coton à la Nouvelle-Orléans. L'assemblée a élu M. Charles Janvier président, M. J. Y. Callahan vice-président, M. B. Trezevant secrétaire et M. C. T. Ladson conseiller fiscal. Après la lecture d'un remarquable mémoire de M. W. Thompson, président de la Banque du Coton, un comité de cinq membres a été nommé pour préparer un plan et faire un rapport. Ce comité comprend MM. G. R. Hightower et T. J. Brooks de l'Union des Fermiers, J. M. Parker, E. S. Maunell et S. P. Waldley de l'Union Progressiste, M. Charles Janvier et J. Y. Callahan ex vice-membres ex officio.

Le gouverneur Sanders.

M. Jared Y. Sanders, gouverneur de la Louisiane, qui fut un court séjour à la Nouvelle-Orléans, a annoncé hier la composition des bureaux d'examen des pilotes et des électriciens. Pour le premier le gouvernement a nommé MM. John J. Williams, Thos Craig et Ben Michell, et pour le second MM. Leon Adams, Walter A. Dilzell, Henry M. Muller, C. S. Barnes et Royden D. Douglas.

ARRRESTATIONS.

Thomas Johnson et Oscar Collins, deux noirs, ont été arrêtés hier matin par les détectives McCabe et Coyle. Ils sont accusés d'avoir volé plusieurs barils de sucre sur la levée au cours du mois dernier.

INCENDIE.

Trois maisons occupées par des gens de couleur ont été détruites par un incendie à Alger l'avant-dernière nuit. Les pertes d'environ \$1,000 sont couvertes par des assurances.

Autre incendie.

Un feu dont on ignore l'origine a pris naissance hier matin, rue Canal, 263. Les flammes ont été promptement éteintes.

Humour et Demangeaison d'un Petit Garçon. Croûte Epaisse sur ses Mains; et la Maladie d'Eleod à Tout son Corps. L'Enfant Gâté en Quatre Jours—Mère. RECOMMANDE FORTEMENT SAVON ET ONGUENT CUTIGURA. "Nous remarquons en tout que notre petit garçon était couvert de plaques qui le démangeaient. Celles de ses mains nous frappaient d'abord. Mais comme ses mains n'étaient pas si malades alors, elles ne nous tourmentèrent pas d'inquiétude. Le lendemain cependant nous entendâmes tant vanter les Remèdes Cutigura pour les plaques de démangeaison, que j'en fis l'essai. A ce moment la maladie s'était étendue sur tout le corps de l'enfant et ses mains n'étaient qu'une croûte épaisse de cette maladie qui démangeait. J'allai à la pharmacie et j'achetai une boîte de Savon Cutigura et une boîte d'Onguent Cutigura, et le soir j'appliquai mon petit garçon et je le lavai bien avec le Savon Cutigura et de l'eau tiède. Je le soignai ensuite avec une serviette à bain chaude, et je le frottai bien avec l'Onguent Cutigura. Le matin le lendemain, le petit garçon n'avait plus de plaques sur son corps et le lendemain soir, il était guéri. Je ne puis pas dire que ce soit un miracle, mais c'est un fait. Je vous permets de publier cela pour que toute personne souffrant comme mon bébé connaisse les Remèdes Cutigura. Je serai heureux de recommander les Remèdes Cutigura, car ils ont été si efficaces pour tous ceux qui ont des maladies de la peau. Mme Frank Donahoe, 208 Rue Pérou, Kokomo, Ind., 16 Sept., 1907."

BOUTONS.

Et Points Noirs Prévenez et Guérez par Cutigura. Enduisez doucement la peau avec l'Onguent Cutigura, le grand remède de la Peau, mais ne frottez pas. Evitez l'Onguent au bout de cinq minutes avec le Savon Cutigura, et essuyez soigneusement et continuez à baigner le visage pendant quelques minutes. Recommencez matin et soir. Une autre boîte de Savon Cutigura pour laver la tête. Ceci convient qu'il vous plaira.

Commémoration.

Le juge E. D. Sanders, de l'Académie fédérale, a fixé à lundi prochain la commémoration des avocats décédés au cours de l'année qui vient de s'écouler. M. W. S. Parkerson, président de l'Association du Barreau de la Louisiane, a été invité à préparer le programme de cette cérémonie. Naturalisés. Des lettres de naturalisation ont été délivrées hier à la courbe de des Etats-Unis à Abraham Soukhrack, Canella Sebastian, Frederick W. Ebelier, David Eason, George A. Namt, Julius Jacceta et Joseph Baird. Devant un jury fédéral. Le commissaire des Etats-Unis Chispella a renvoyé hier devant un jury fédéral pour y être jugé L. P. Stewart, gérant de la compagnie de prêts sur gages Empire à New-Barronne, 137. Stewart est accusé d'avoir accepté comme gage d'un prêt de \$1,000 le certificat de mariage, retenu d'un noir du nom de Steven Duprea. Incendie. Trois maisons occupées par des gens de couleur ont été détruites par un incendie à Alger l'avant-dernière nuit. Les pertes d'environ \$1,000 sont couvertes par des assurances. Autre incendie. Un feu dont on ignore l'origine a pris naissance hier matin, rue Canal, 263. Les flammes ont été promptement éteintes.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 103 Commencé le 17 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

DEUXIÈME PARTIE

SEULE!

XXVII

EN WAGON

Midi.

—Si la volonté de madame la comtesse avait été suivie.

—Vous croyez, Suzanne? —Si je le crois!... Comme Dieu existe... Et, tenez, je vais vous dire... Elle reporta la mort de la comtesse de Frézé; comment en arrivait auprès d'elle avec Speranza, elle l'avait trouvée expirante, étendue sur un banc du parc, leur étonnement et leur désespoir comment en les apercevant à genoux, auprès d'elle, la mourante, dans un suprême effort, avait passé son bras autour de son de sa protégée pour lui donner ou dernier baiser et lui dire: —Pauvre Speranza, ma fille... Cherche dans ma chambre, cherche... partout... La marquise s'écria: —Elle a dit ça? —Oui... Ce sont des paroles que je n'oublierai jamais. —On a cherché? —La vieille gramme! —Non... c'était impossible. Quelques minutes plus tard, M. de Broux s'empara du château en maître, retrait les clés, ferma les portes, d'abord celle de madame la comtesse et fort, puis mademoiselle à se retirer dans sa chambre. Elle ajouta: —D'ailleurs la pauvre enfant ne songeait guère à la succession de madame la comtesse... Elle la pleurait avec toutes les larmes de ses yeux... Ronset réfléchissait. Il avait gravé les paroles de

la vieille femme dans sa mémoire et sa mémoire était sûre et tenace. —Il passa à d'autres questions. —Vous étiez attachée à cette jeune fille Suzanne? —Oh! monsieur, certainement. Elle s'arrêta et reprit avec une légère révérence, à l'ancienne mode: —Monsieur le marquis, je crois l'est un large sourire, bon enfant. —Oui, et il, mais cela n'a aucune importance, une bonne Suzanne. Marquis ou non, je vous promets d'être un brave homme et un bon maître. Vous étiez avec la comtesse quand elle a fait la connaissance de cette pauvre jeune fille? —Oui, monsieur. Je suis au service de madame de Frézé depuis plus de quarante ans, un bon bail! Madame la comtesse voyageait beaucoup. Elle avait eu de grands chagrins. Son mari était mort tristement... J'étais là... —Asses-tu? Et la marquise. —On l'a dit. —Vous l'avez cru? —Comme tout le monde. —Par qui? —Par un garde qui s'appelait Hilaire... Elle déclara plus bas: —Et par ordre de M. le baron de Broux, père de M. Hubert. —Des preuves? —On s'en trouve pas, mais si

on avait voulu chercher... Seulement, madame a dû les avoir. —Comment? —Trois ans plus tard, Hilaire, mourant d'une mauvaise fièvre qui l'emporta, demanda à voir la comtesse. Elle causa longtemps avec lui. Elle ne m'a pas dit ce qu'elle avait entendu, mais elle me l'a fait comprendre... Je la vois encore murmurant à son retour: —Hélas! Suzanne, c'était que trop vrai!... Le garde mourut le soir même. Ronset reprit: —La comtesse voyageait donc? —Beaucoup. —En Italie surtout! —Oui, c'est là qu'elle a rencontré une fille, toute jeune et très malheureuse. Ronset devorait la vieille femme du regard. —Il semblait lui dire: —Mais allez donc plus vite. Suzanne continua sans hâte. —C'était dans un endroit appelé Deserzang. Nous étions à l'hôtel des Deux Colombes. Marguerite Restand redoubla d'attention. —N'était-ce pas là qu'elle avait passé, elle aussi, quelques jours de sa lune de miel. Suzanne expliqua: —Il y avait beaucoup d'étrangers à cette époque. Souvent un homme brun, sombre, de mauvais mine, à l'air dur et méchant, venait faire de la musique dans nos fenêtres... Il s'appelait... attendez...

Elle cherchait dans sa mémoire. Ronset vint à son aide: —Carlo... —Oui, Carlo Benozzi... Mademoiselle Espérance m'a souvent répété son nom. Il était accompagné de cette petite malheureuse convertie de gentillesse, rousse et bleue, comme un bonhomme. Sa pauvre figure était si douce, si plaintive, que madame en avait pitié... Elle lui jetait des pièces d'argent en lui disant: —Reviens, reviens... L'enfant revenait seule dès qu'elle pouvait. Ronset s'écartait plus. —Il semblait en proie à une émotion extraordinaire. Il ouvrit son visage de son monchoir pour cacher les larmes abondantes qui roulaient de ses yeux. —Il se disait: —Plus de doute, c'est elle! Jusque-là il n'avait qu'un grand espoir. Maintenant c'était une certitude. Noëlla, c'était la fillelette renouée par la comtesse de Frézé. Il allait revoir enfin cette abandonnée qu'il aurait payée de sa fortune. Peu à peu, cependant, il reprit son sang-froid et il écouta de nouveau. Suzanne disait: —L'enfant était échappée à la suite d'une violence abominable dont elle a été sauvée par un

fermier de Deserzang, un honnête et vaillant garçon nommé Félicie Fornio. C'est lui qui nous a amené la petite à Milan. Depuis lui nous a quelquefois écrit. Vous avez ses lettres? Mademoiselle les conserve précieusement. Félicie Fornio était alors un grand et beau jeune homme. Il avait à demi étranger ce monstre de Benozzi. Tout le monde, là-bas, avait compassion de cette malheureuse petite. Si vous saviez comme elle était gentille, dans sa mière, et comme elle jouait bien de la harpe! Elle concolt: Elle avait alors une douzaine d'années, Madame l'a ramenée avec nous en France. Elle lui a donné une institutrice et ne l'a plus quittée. Elle me disait souvent: Suzanne, c'est le rayon de soleil de la maison et la fleur de ma vieillesse. Elle l'aimait autant que si elle eût été sa propre fille. Ronset s'absorbait dans sa joie. Un bon génie l'avait amené à Sublaines. Il avait ce qu'il voulait savoir. Elle vivait! Elle était grande et belle. Elle méritait d'être aimée. La main de Dieu l'avait protégée. Il demanda, presque machi-

nalement, comme dans un rêve: —Où est elle? —Que de fois il se l'était demandé à lui-même! —Partie. —Au convent, sans doute? Elle l'avait annoncé à ses amis de Paris. Suzanne dit: —Oui, mais je ne sais pas encore dans lequel. Seulement, elle m'a promis de m'écrire. —Qui la consolait? —Un vénérable prêtre de Laval. Je sais qu'elle l'a vu à son retour de Paris... D'ailleurs, elle avait dû lui écrire. —L'appelle-t-elle? —Venez donc à Laval! Elle s'incina. La marquise se rappela: la lettre de Speranza à Jean Goéneq. Ne lui disait-elle pas: "Dans six mois, j'écrirai à madame d'Orville... Je veux que vous réfléchissiez et je veux réfléchir moi-même. Mon existence a été si tourmentée que peut-être je préférerais la paix du cloître, si monotone et si triste qu'elle puisse être, aux incertitudes et aux orages de la vie du monde." Si ce n'était pas là ses paroles, de moins c'en était le sens. Ronset ne voulait pas attendre si longtemps. Il avait hâte de se trouver en face de Noëlla pour la voir et l'entendre, pour lui faire sa propre confession, d'accuser lui-même, et lui dire enfin: